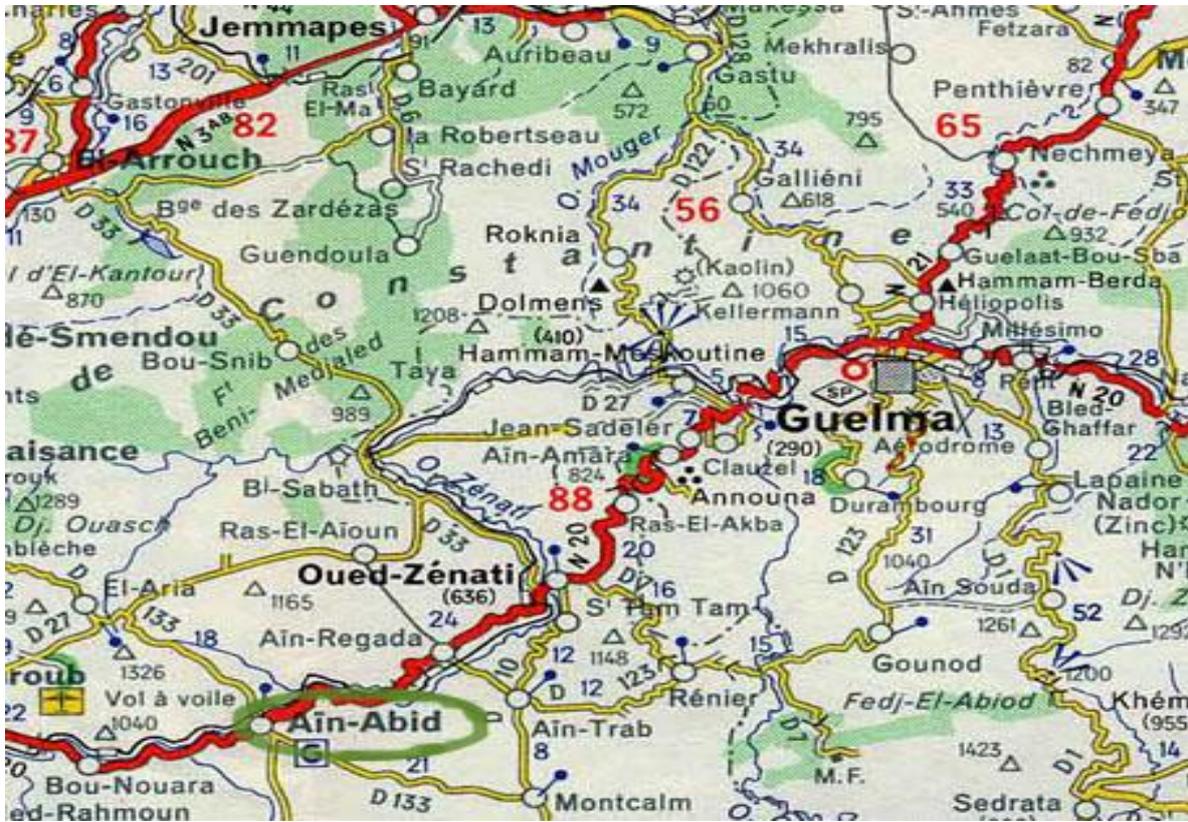


AÏN-ABID

Agglomération rurale de l'Est algérien, culminant à 847 mètres d'altitude, située à 45 Km au Sud-est de CONSTANTINE et à 24 km au Sud-ouest d'OUED-ZENATI, son chef lieu de canton.



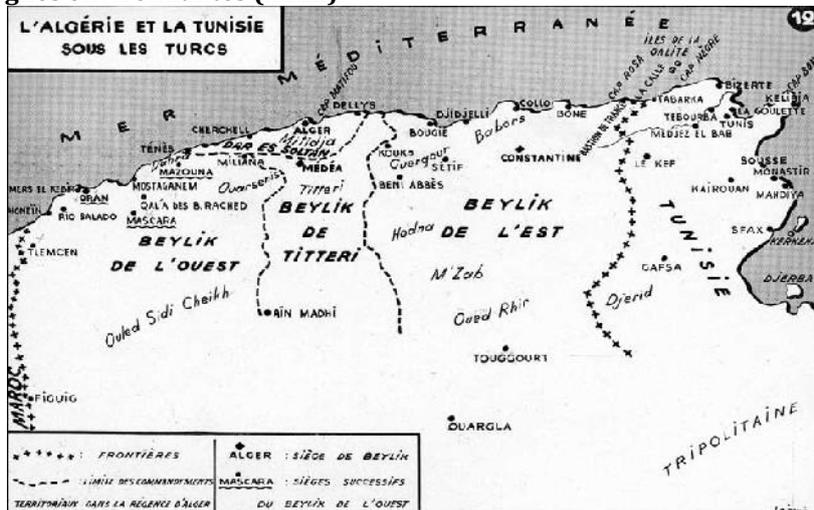
Climat méditerranéen avec été chaud.

HISTOIRE

Cette région révèle de nombreuses ruines romaines.

Période turque  1515 - 1830

Le Beylik de l'Est était le plus vaste et correspondait à l'actuel Est Algérien avec ses limites orientales et occidentales. La domination territoriale et politique du Bey de l'Est ne dépassait guère les villes de Constantine et de BÔNE et leurs campagnes environnantes (AZEL).



Le 27 mars 1832 les troupes françaises occupèrent BÔNE définitivement. Six ans plus tard sa banlieue avait déjà un certain nombre de colons agricoles ; puis progressivement la colonisation s'étendit en direction de GUELMA.

La présence française dans la région de GUELMA commença en 1837. C'est en effet depuis GUELMA et MEDJEZ-AMAR, dans la plaine de Seybouse, que le général DANREMONT lança la première expédition sur CONSTANTINE contre Ahmed Bey...



Charles Denys de DANREMONT (1783/1837).



Il a été tué lors de l'assaut sur Constantine.

Sous le nom de haute plaine de GUELMA l'on peut réunir les différentes régions agricoles fortement accidentées qu'arrosent les eaux supérieures de la MEDJERDA, de la SEYBOUSE, et de leurs affluents. Il y eut là, dès le début de la conquête, quelques centres agricoles créés :

- En 1845 la banlieue de GUELMA fut peuplée ;
- En 1848 l'on fonda MILLESIMO, PETIT, HELIOPOLIS ;
- En 1856 ce fut le tour de KELLERMANN, GUELAA-BOU-SBA et en 1857, DUVIVIER ;
- Enfin en 1863, on s'implanta à SIDI-TAMTAM (nom d'un marabout qui s'est distingué par sa piété). Ce lieu deviendra, en 1869, OUED-ZENATI (issu du nom d'un oued proche) avec un effectif de colons recensés en 1871 à 173 personnes ; ils seront 466 au recensement de 1897.

AIN-ABID (Source ANOM) : Centre de population établi en 1874 par la Société Générale Algérienne, érigé en commune de plein exercice par décret du 25 août 1885.



NAPOLÉON III (1808/1873)

L'empereur Napoléon III en mettant le pied pour la seconde fois sur le sol de l'Algérie, le 4 mai 1865, adressait au maire d'Alger, qui lui remettait les clefs de la ville, les paroles suivantes : « *Quant aux hommes courageux qui ont apporté dans cette nouvelle France le progrès et la civilisation, ils doivent avoir confiance, et toutes mes sympathies leur sont assurées. J'ai, dès à présent, la satisfaction de leur annoncer qu'une puissante Compagnie se propose de faire ici de grandes choses, ou plutôt de continuer les grandes choses qui ont été commencées.* »

Par une convention du 18 mai 1865 entre le ministère de la Guerre d'une part, MM. FREMY, gouverneur du Crédit foncier, et Paulin TALABOT, directeur de la Compagnie P.L.M d'autre part, l'État promettait de vendre à la Société générale algérienne 100 000 hectares de terres, à prendre parmi celles qui étaient disponibles dans le domaine

de l'État en Algérie; le prix était fixé à un franc par hectare et par an, payable annuellement à partir de la prise de possession pendant cinquante années. La Société s'engageait à avancer à l'État 100 millions pour l'exécution de grands travaux publics et à employer directement 100 autres millions à des entreprises industrielles et commerciales.

A la suite de sa tournée d'inspection en Algérie, l'empereur promulgue un deuxième sénatus-consulte (14 juillet 1865) pour fixer le statut des personnes : « *L'indigène musulman est Français* », mais régi par la « *loi musulmane* ». Ce faisant, il confère aux Algériens, musulmans ou juifs, des droits civils (accès aux fonctions administratives et aux grades militaires) et politiques (droit de vote et éligibilité aux élections locales en territoire civil). Pour jouir non seulement de la nationalité mais aussi de la citoyenneté, les sujets indigènes sont toutefois tenus de renoncer à leur statut personnel fixé par la loi religieuse : ils doivent abandonner la polygamie, le divorce (interdit en France jusqu'en 1884) et les prescriptions de leur droit successoral.

Napoléon III fait un peu figure de sultan succédant au dey d'Alger défaillant. Mais la réserve des Algériens, musulmans et juifs, vis-à-vis de tout ce qui ressemble à l'assimilation, ne faiblit pas. D'où le refus massif de la naturalisation : de 1865 à 1875 : 371 indigènes seulement y consentirent.

Avant 1870, sur ce territoire, la seule organisation sociale était l'organisation tribale. La période de conflit a conduit à un affaiblissement des tribus du fait du conflit avec l'armée française, mais aussi de fait des conflits inter tribus. Les guerres n'ont pas causé le démantèlement tribal celui-ci ayant été causé par la politique foncière notamment en 1863 et 1873.

1871 : Début de la révolte kabyle des frères MOKRANI, en mars, contre les projets de confiscation des terres. MOKRANI est tué le 5 mai. Près de 500 000 hectares de terres sont confisqués et attribués aux colons.

En 1873, à la demande des colons, la loi change pour remplacer la propriété collective des tribus par la propriété individuelle de l'autochtone.

Cette facilité à se procurer des terres facilite la colonisation officielle (Alsaciens-Lorrains) et crée un appel d'air pour la colonisation libre. De 1871 à 1881, 130 000 colons arrivent en Algérie pour s'installer.

En 1877, la Société Générale Algérienne fut mise en liquidation. Son président, FREMY, déclarait le 29 avril 1876, en présentant le résultat annuel de gestion, que la « *crise commerciale et financière qui pesait depuis 18 mois sur l'Algérie avait provoqué le ralentissement des affaires ; de plus, de notables maisons de commerce et des banques avaient suspendu leurs paiements. A Alger et Oran, la situation était relativement rassurante ; mais à Constantine la situation de la place était telle que le mal était plus grave* », et FREMY concluait en signalant de « *nombreux sinistres dans l'Est algérien* ».



AÏN-ABID, un petit village, situé dans la partie Sud-est de Constantine créé en 1885, est distant d'une quarantaine de kilomètres. Cette région se distingue par la qualité de ses terres fertiles avec quelques familles d'agriculteurs : DEBENARDI, FAURE, GRAF, KOHLER, MALLEE, MELLO, VICAIRE, les frères KAOUKI, entrepreneurs et banquiers de la Société Générale...

SP = Sans profession

-1^{ère} naissance : (21/06/1885) de MERAUT Louis (Père Gendarme)

-1^{er} décès : (13/08/1885) de Mlle CADOL Blanche (âgée de 14 ans native du Gard) Père Cantonnier ;

-1^{er} mariage : (31/05/1886) de M. DOMINICI Toussaint (SP natif de Corse) avec Mme (Vve) GALEA Marie (Commerçante native de Philippeville);

DES DECES :

1886 (02/01) CIPOLINA Augustin (Mécanicien âgé de 23ans natif de GUELMA). Témoins MM. CARROZ Joseph (Colon) et PERIGNON (docteur) ;
1886 (04/11) SCHNEIDER Joseph (âgé de 2ans ½). Témoins MM. MAGNUS Alexandre et BRUCHON Eugène (Gendarmes) ;
1886 (23/12) LABARTHE ép. GILLOT Marie (âgée de 26ans native Algérie).Témoins MM. CHALON Eugène et FOURQUES Charles (Employés CFA) ;
1887 (01/09) DOMINICI Marie (âgée de 10mois). Témoins MM PAOLI Xavier (Facteur) et SABBATHE Basile (Charron) ;
1887 (05/09) BAUD Julie (âgée de 3mois ½). Témoins MM CARROZ Joseph (Colon) et MATHIEU J. André (Secrétaire mairie) ;
1887 (17/10) SETA Catherine (31ans native de Corse). Témoins MM. BAUD Louis (Meunier) et SABBATHE Basile (Charron) ;
1887 (30/12) BERNARDINI Giochino (Terrassier,33ans, natif Italie). Témoins MM. SAURON Pierre (G-champêtre) et KELLER Eugène (Employé) ;

Années : 1888 1889 1890 1891 1892 1893 1894 1895

Décès : 4 5 3 4 3 3 abs 1

L'étude des actes de Mariage nous permet de révéler quelques origines :

1887 (08/02) de CARNOZ Joseph (Négociant natif Isère) avec Mlle SETA Catherine (SP native de la Corse) ;
1888 (28/08) de GOUDEAU Charles (Colon natif de Charente Maritime) avec Mlle BERTIN Valentine (SP native de l'Allier) ;
1890 (28/08) de GEORGEON François (Chef district CFA natif du Jura) avec Mme (Vve) BERARD Marie (SP native des Htes Pyrénées) ;
1892 (29/10) de DAUPHY Paul (Cantonnier natif des Ardennes) avec Mlle GEORGEON Anna (SP native de MARSEILLE) ;
1892 (24/12) de PONS Pierre (Chef d'équipe CFA natif du Gers) avec Mlle ROUCHE Emelie (SP native de BATNA-Algérie) ;
1893 (18/11) de DEPIEDS Pancrace (Meunier natif Alpes de Hte Provence) avec Mlle BIGA Marguerite (SP native d'ITALIE) ;
1894 (24/10) de PLANTE Jean (Boulangier natif de SETIF) avec Mme (Vve) DELOSME Sophie (Commerçante native Allier) ;
1894 (27/12) de CHAUCHAT Pierre (Conducteur de Train natif Hte Loire) avec Mlle BEGOU Adeline (SP native des Htes Alpes) ;
1896 (11/04) de CAUCHI François (Meunier natif de MALTE) avec Mlle COUTAYAR Joséphine (SP native de CONDE-SMENDOU-Algérie) ;
1899 (13/07) de CHANARD Pierre (Colon natif de la Loire) avec Mlle MURE Anne (SP native de la Loire) ;
1900 (10/03) de ROMAN Henri (Conservateur natif d'Alsace) avec Mlle MERCADIEL Emma (SP native de BIZOT -Algérie) ;

Les Naissances relevées :

(1899) ALLOUCHE Léon (Commerçant) ; (1891) BAUD M. Louise (?) ; (1891) BERTRAND Augustin (Employé CFA) ; (1886) BLASI Diane (Employé CFA) ; (1900) BOHREN Anna (Cultivateur) ; (1899) BOHREN Eugène (Cultivateur) ; (1897) BOHREN Paul (Cultivateur) ; (1890) CHABERT Hélène (Employé CFA) ; (1899) COMMINE-DE-MARCILLY A. Marie (Colon) ; (1889) DOMINICI Joseph (?) ; (1897) DUFFARD Henri (Gendarme) ; (1900) FAVRIER Emilie (Facteur) ; (1898) FAVIER Louise (Facteur) ; (1885) FRAU Marie (?) ; (1894) GAMBARELLI Marie (Cordonnier) ; 1893) GENSONNET Berthe (Employé) ; (1895) GENSONNET Louise (Commerçant) ; (1891) GEORGEON Charles (Chef district CFA) ; (1899) GONDON Jacques (Gendarme) ; (1891) IZARD Charles (Mécanicien) ; (1894) KEMOUN René (Négociant) ; (1898) MAGNAN Léon (Employé CFA) ; (1894) MARTINEZ Michel (?) ; (1889) MENCACCI Agathe (Maçon) ; (1890) MENCACCI Joséphine (Maçon) ; (1886) MENCACCI Marie (Maçon) ; (1893) MERCADIEL Alfred (Représentant) ; (1896) MERCADIEL Georgette (Employé) ; (1893) MINCACCI Albert (Maçon) ; (1900) NICOLAS Eugène (Cantonnier) ; (1896) POLI Joséphine (Chef de gare) ; (1894) PONS Adelaïde (Employé CFA) ; (1893) SABATIER Lucien (Gendarme) ; (1885) SCHENEIDRE Catherine (Gendarme) ; (1885) SCHENEIDRE M. Céline (Gendarme) ; (1887) SCHENEIDRE Rose-Marie (Gendarme) ; (1890) SUSINI Etienne (?) ; (1891) TRIVERO Marcel (Minotier) ;

NDLR : Si l'un des vôtres n'est malheureusement pas mentionné, je vous recommande de procéder comme suit :

-Après avoir accédé à google vous devez alors inscrire anom algérie, (vérifiez que vous êtes bien sur Algérie)

-dès lors que vous êtes sur le site anom vous devez sélectionner AÏN-ABID sur la bande défilante.

-Dès que le portail AÏN-ABID est ouvert, mentionnez le nom de la personne recherchée sous réserve que la naissance, le mariage ou le décès soit survenu avant 1903.

LES MAIRES

- Source : ANOM -

Commune de plein exercice depuis le 25 août 1885, les Maires ont été :

1885 à 1886 : M. CHOUCHANA Joseph ;

1887 à 1887 : M. BERTIN Joseph ;

1888 à 1902 : M. CHANARD Emile ;

1903 à XXXX : inconnus

1955 : M. DEBERNARDI Emilien.

MERCI de bien vouloir nous aider à compléter cette liste.

DEMOGRAPHIE

- Sources : GALLICA et DIARESSAADA -

- Année 1902 = 2 191 habitants dont 86 français ;
- Année 1936 = 5 062 habitants dont 120 européens ;
- Année 1954 = 6 427 habitants dont 141 européens ;
- Année 1960 = 5 539 habitants dont 105 européens.

AÏN-ABID reste dans le département de Constantine en 1957.



1955 : Le 20 août, **PHILIPPEVILLE** fut l'épicentre des émeutes du Nord Constantinois.

Plusieurs centaines de fellah, endoctrinés et drogués, venus des douars voisins sous la contrainte du FLN, se regroupent pour fomenter une émeute. L'opération suicidaire entraîne une répression de la part de la population européenne. Le 3^e BEP et les appelés du 1^{er} RCP brisent l'insurrection et calment la population. Le bilan fait état de 205 personnes tuées par les insurgés soit 117 civils européens tués, 42 musulmans et 47 membres des forces de l'ordre (militaires ou policiers). Du côté des assaillants, le chiffre est incertain, la version du Gouvernement général fait état de 2 000 morts, le FLN en proclame 12 000.

Les massacres ont éclaté à l'initiative de ZIGHOUT Youcef, responsable du Nord-Constantinois du FLN dans le but de relancer un mouvement qui s'essouffle et de contrecarrer les avances faites par Jacques SOUSTELLE, Délégué Général du gouvernement français en Algérie. Il s'agissait, selon le témoignage de Lakhdar BENTOBAL, ancien adjoint de ZIGHOUT Youcef, recueilli par Yves Courrière, de prévenir le découragement du peuple en creusant un infranchissable fossé de sang entre les Algériens et les Français par des massacres aveugles.



ZIGHOUT Youcef (1921/1956)

Le FLN est en perte de vitesse. Certains de ses responsables déplorent le manque d'engagement de la population musulmane au sein de la révolution. ZIGHOUT Youcef est l'un d'entre eux. Musulman fervent, il décide de lancer le 20 août 1955 une attaque contre 40 localités du constantinois. Deux cents hommes ont pour mission de soulever la population. 12 000 musulmans sont mobilisés. Certaines attaques se feront au nom d'Allah et à l'appel du muezzin. De PHILIPPEVILLE à EL-HALIA en passant par AÏN -ABID, ce sont des centaines d'européens qui seront

en quelques heures massacrés. Face à de telles atrocités, l'armée réprimera aveuglément cette insurrection. Le 20 Aout 1955 est un tournant dans l'Histoire de la guerre d'Algérie. Mais c'est aussi les premiers pas d'une logique terroriste terrifiante que l'on retrouvera tout au long de la fin du 20^{ème} siècle.



20 AOUT 1955 à AIN-ABID

Auteur : M. Roger VETILLARD

Source : Extrait de son livre : 20 août 1955 dans le Nord-constantinois ...

« C'est un petit village comme tant d'autres, avec son bureau de poste, son école, sa mairie désuète, sa gendarmerie, sa mosquée et son église. Une trentaine de familles européennes vivent ici au milieu de 2000 musulmans. Tout paraît calme à ceci près que quelques jours avant le 20 août les commerçants musulmans demandent aux Européens de payer leurs factures qui sont habituellement acquittées en fin de mois. ...



« Ceux qui vont agresser les Européens sont des familiers, de paisibles villageois musulmans jugés inoffensifs au point que le maire, radical-socialiste proche de René MEYER, Emilien DEBERNARDI a refusé toute protection militaire craignant que des uniformes ne troublent la paix entre les deux communautés. Il avait même obtenu que la section composée de rappelés qui depuis la fin juin était stationnée dans ce village soit déplacée au début du mois d'août au motif que les patrouilles de nuit effrayaient les populations.

« Ainsi donc le village d'AÏN-ABID en ce 20 août 1955 n'avait aucun détachement militaire présent sinon une brigade de gendarmerie qui résidait dans le village depuis des lustres. L'attaque du village est précédée par la rupture des comunations téléphoniques et le départ des femmes et des enfants musulmans de la localité. « Vers midi, alors que nous allons passer à table, le muezzin du haut de son minaret, lance son modulé et véhément appel, il le lance par trois fois. Un samedi cela est anormal et Jeannette, ma mère, en fait la remarque.(...) Lançait-il une invitation à la prière ? Incitait-il au calme et priait-il ses coreligionnaires de rentrer chez eux ? Exhortait-il au djihad ? Je ne peux le dire » (Témoignage de JP MELLO).

« Le village est attaqué quelques minutes avant midi. Un groupe de 200 émeutiers dirigés par Mahjoub EL-AÏFA s'infiltrer par plusieurs points du petit village assiégeant simultanément la gendarmerie, la Poste, la coopérative

agricole, l'immeuble des travaux publics et les maisons des Européens. Ce groupe est rapidement rejoint par toute la population musulmane et un nombre important d'habitants des douars environnants. Les 700 émeutiers vont rester maîtres du village pendant plusieurs heures. Comme à EL-HALIA jusqu'à 16 heures c'est la tuerie, le pillage, la dévastation. Si parfois dans certains centres, les Français sont isolés et livrés sans défense à leurs assaillants, ici à AÏN-ABID les civils sont mieux armés et avec les gendarmes commandés par le chef MAGNIER, ils se défendent avec beaucoup d'acharnement et tiennent les rebelles en respect. Les émeutiers se réfugient dans la mosquée jusqu'à l'arrivée des renforts militaires vers 16 heures. Ils en sont rapidement délogés. Les autres rebelles se replient rapidement en réponse à un signal donné avec un sifflet. Le maréchal des logis LACOSTE et le gendarme ALLA sont blessés dans une embuscade à l'entrée du village. C'est à ce moment que l'on découvre le massacre de la famille MELLO ».



« Témoignage recueilli de Madame Claire MAUSS-COPEAUX : « Deux maisons ont été attaquées, celle des MELLO à 12h20 et le café des ROSSI, grand ouvert sur sa terrasse. Elle se souvient surtout des cris terribles des membres de la famille MELLO. Ils appelaient : « Gendarmes, au secours, on nous assassine ! » Entre 16 et 17 heures, certains sont sortis de chez eux car ils avaient vu les militaires poursuivre les insurgés, les avaient vu aussi revenir, encadrant une foule d'hommes défaits, mains sur la tête. Ils ont remarqué les traces de combat sur les bâtiments administratifs, la Poste, la Gendarmerie. A AÏN-ABID, l'ordre est rétabli par une unité de cuirassiers venue de CHATEAUDUN-du-RHUMEL. Le mari de mon interlocutrice est sorti de chez lui. Il a participé au transport des deux blessés, madame Jeanne MELLO et son fils Jean-Pierre jusqu'à l'hélicoptère. De retour auprès de sa femme, il l'a informée de l'assassinat des époux ROSSI et du massacre perpétré dans la maison MELLO. Elle est descendue, elle aussi, a vu les docks incendiés, la poste saccagée avant de se réfugier pour la nuit avec d'autres pieds-noirs dans la gendarmerie dévastée.

« Le Lendemain, après la visite du gouverneur général Jacques SOUSTELLE, elle a rencontré Monsieur MELLO devant chez lui et lui a présenté ses condoléances. Il a insisté pour qu'elle regarde le carnage. Malgré son angoisse, elle s'est sentie obligée d'accéder à sa demande. Le spectacle insupportable des cinq corps, allongés côte à côte sur des matelas, trois adultes et deux enfants dont un bébé de cinq jours, est encore présent, aujourd'hui dans sa mémoire ».



« Au total il y a eu 10 morts européens (que certains justifient par le mot colon !) et 54 blessés sérieux, parmi lesquels des musulmans.

« Un témoignage est difficile à soutenir : « La petite Marie-Bernadette MELLO qui avait cinq jours a eu la tête fracassée sous les yeux de sa mère alors que son grand-père est assassiné et amputé à la hache et la tuerie n'épargne pas Marie-Josée la fille de 9 ans tuée d'une balle dans la tête. La maman survivra à une tentative d'égorgeement et Jean-Pierre le fils de 13 ans sera blessé au maxillaire supérieur gauche suite à des coups de pioche ».

« Au café des ROSSI, Monsieur Maxime ROSSI (75ans) est tué d'une balle en plein cœur et son épouse née MAGGIA (61ans) est blessée d'un coup de couteau au ventre et décède le lendemain. Monsieur Henri GRAF est tué au volant de sa voiture.

« Puis les assaillants se dirigent vers l'agence postale. Le receveur monsieur POMMIER et sa femme étaient absents partis pour la journée à Constantine. Leur fils Jean, sous-officier du matériel récemment revenu d'Indochine est en garnison à BOUFARIK, son épouse Yvonne est restée seule avec sa fille Marcelle (9 mois). Les terroristes défoncent la porte, frappent la jeune femme qui s'effondre ensanglantée en prenant son enfant dans ses bras la cachant au regard des agresseurs et simulant la mort. Ils s'enfuient en emportant 200 000 francs de la caisse et les bijoux qu'ils trouvent dans l'appartement...

« La gendarmerie intervient sous les ordres du chef MAGNIER . Le rapport du chef de section note qu'il y a eu au moins 25 rebelles tués. Une tentative de sabotage de la voie ferrée échoue. » [*Fin citation R. VETILLARD*]



Les horreurs de ce jour là ont engendré également des représailles où d'autres innocents furent victimes (6000 victimes au total). Au demeurant c'était le but recherché par le FLN pour créer le fossé de haine entre les populations avec l'appel au Djihad...Le 12 septembre 1955 le Parti Communiste Algérien est dissous eu égard aux preuves accablantes de la participation de la cellule d'EL-HALLIA à l'attaque de la mine d'EL-HALLA !



La mine d'EL-HALLIA où l'horreur fut à son apogée.

Les Algériens du FLN ne furent pas unanimes à reconnaître le bien fondé de l'opération ; certains estimèrent que le prix à payer en vies humaines était disproportionné avec les résultats. CHIHANI aurait parlé d'opération suicide. Les plus importants d'entre-eux, ABBANE Ramdane et BEN-M'HIDI firent connaître plus tard au Congrès de la Soummam (1956) trois critiques fondamentales. Pour eux s'attaquer prioritairement à des civils français désarmés devait desservir la Révolution qui serait jugée comme une entreprise de fanatiques. D'autre part les résultats proclamés du 20 août, notamment en matière de récupération d'armes, n'étaient pas à la hauteur des sacrifices imposés à la population (*Zighout déclara avoir récupéré 700 armes dont 13 fusils mitrailleurs.*

Du côté français le colonel du secteur d'EL-ARROUCH énumérait 149 armes à feu prises aux Hors-La-Loi et ne reconnaissait la perte que d'un fusil, d'un PM et d'un pistolet automatique).

Avoir lancé dans le combat des paysans qui ne disposaient pratiquement que d'armes blanches devait aboutir aux massacres qui eurent effectivement lieu. Enfin ZIGHOUT avait décidé seul cette opération, demeurée dès lors limitée à sa région, alors qu'elle aurait dû être étendue à un cadre plus large. C'était en somme reprocher au Chef de la Wilaya 2 l'absence de coordination et de direction qui était alors le trait caractéristique du commandement de l'ALN.

Bilan total selon R. VETILLARD : 205 personnes tuées par les insurgés, soit 117 civils européens (dont 24 moins de 18 ans), 42 musulmans et 47 membres des forces d'ordre (militaires ou policiers).

NDLR : Il y a eu aussi 10 femmes violées !

Promu Colonel, ZIGHOUT (ZIGHOUD) fut abattu par l'armée française, lors d'un accrochage, le 21 septembre 1956.

TEMOIGNAGE DE LA FILLE du DOCTEUR GALLANT

Source : http://deltas-collines.org/galerie/GUERRE/1_G

AÏN ABID, 20 AOÛT 1955 LE MASSACRE, J'Y ÉTAIS...

par Colette Gallant

Colette Gallant, militante des combats étudiants avec Bernard Antony, animait alors avec Maurice Calmein l'Amicale Étudiante Pied-Noir, à l'origine du Cercle Algérieniste.

Ce 20 août 1955, nous fêtions mon anniversaire avec un petit retard.

C'était un samedi et nous avions invité toutes mes petites amies du même âge, mais aussi les petits Algériens garçons et filles du même âge (7 ans).

Ils devaient tous venir goûter.

Vers 15 heures, je me le rappelle très bien, alors que les mamans amenaient leurs petites filles pour mes 7 ans, je ne voyais ni Hamed, ni Rachid, le fils de notre bonne, que j'ai- mais tant, ni aucun copain arabe.

Rachid est né et a vécu avec moi, dans notre maison d'Aïn Abid.

Tous les midis nous déjeunions tous les deux à la maison sur la grande table de la véranda où venaient picorer nos miettes de pain les tourterelles et les pigeons en liberté.

Nous étions servis comme des petits princes par sa maman, Aïcha, et ma maman.

Nous déjeunions toujours en premier car Papa ne savait jamais quand il finirait ses consultations et Maman l'attendait toujours pour tous les repas.

Les pigeons domestiqués volaient en permanence autour de nous deux et picoraient jusque dans nos assiettes.

La terrasse carrelée en grand carrelage frais donnait du côté jardin où un petit bassin était aménagé avec quelques petites cascades d'eau ou venaient se baigner les grenouilles dont

une avait été « éduquée » par mon papa et qui s'amusait bizarrement à répondre aux chiens des voisins en copiant leurs aboiements...

Tout le village algérien était vide, personne dans les rues qui encore quelques heures auparavant étaient grouillantes de monde.

Elle ne criait pas, elle aboyait.!! « Bouah ! bouah !! »

Notre « grenouille perroquet » amusait tous les invités qui, intrigués, l'écoutaient.

Alors, je suis sortie toute seule de notre grande maison.

Elle avait une grande porte et de chaque côté, sur la terrasse il y avait deux salles d'attente, une pour les femmes et une pour les hommes ; j'ai traversé, je suis descendue du perron par les quelques marches et j'ai traversé la rue qui était étrangement déserte.

Je m'étais soustraite à la surveillance de mes parents et de mes amies, mais c'était mon anniversaire... j'avais forcément tous les droits.

Ce manque de bruit, ce vide tout à coup m'a forcément étonnée mais je me suis mise à crier très fort :

— Rachid !! Rachid !! Rachid !!

Aucune vie.

Rien.

Tout le village algérien était vide, personne dans les rues qui encore quelques heures auparavant étaient grouillantes de monde.

Et là, à ce moment-là, une grande main, pour moi qui était si petite, m'attrapa par l'épaule droite.

C'était mon père qui me disait d'un ton ferme :

— Rentre, ma chérie.

Et il m'entraîna sans ménagement, en courant.

Il avait un visage d'une gravité extrême que je n'avais encore jamais vu.

Il entra dans notre maison, il ferma la porte avec violence et nous barricada.

Maman pleurait, mes petites amies étaient dans le hall de notre maison et les mamans se serraient et s'embrassaient.

Aïcha avait disparu.

Papa avait le téléphone à la main.

— Fermez tout ! Cachez-vous ! Ils arrivent !

Papa venait de recevoir un appel téléphonique de Constantine, d'un père d'un enfant qui lui disait que les émeutes avaient commencé, et il voulait avoir des nouvelles de sa femme et de sa fille qu'il savait chez nous.

Il voulait savoir comment ça se passait à Aïn Abid.

Papa se voulait rassurant, venait de répondre :

— Ne vous inquiétez pas, ici tout va bien, on garde tout le monde pour la nuit.

J'étais près de mon papa, dans son bureau, quand il a dit ça.

Maman ainsi que les autres dames fermaient toutes les ouvertures de la maison, les fenêtres, les portes.

Nous n'avions jamais rien fermé et les loquets ne fonctionnaient pas, dès que nous tirions ils restaient dans les mains ou ils ne glissaient pas car ils étaient rouillés.

Papa a vite essayé de bloquer avec des meubles.

Tout le monde déplaçait des meu-

bles, j'étais interloquée : que se passait-il subitement ?

Puis, là, ce fut le carnage.

Un bruit épouvantable.

Des hommes, arabes, avec haches et couteaux sont arrivés.

Des cris :

— Les Arabes nous tuent ! Les Arabes nous tuent !

Comme dans un accident, tout est arrivé si vite qu'il n'y avait que cris, des enfants couraient de partout.

J'étais pétrifiée.

Ils ont commencé à tuer et à faire des tas, des tas d'enfants d'abord.

Le sang giclait de toute part. Mes amies de mon âge (7 ans), étaient égorgées.

J'avais dans mes mains, je ne sais comment cela a pu arriver, une tête, la tête d'une de mes amies.

Puis ils ont fait des tas.

Les mamans qui hurlaient étaient abattues à coup de hache.

Petit à petit, dans notre maison les corps étaient placés en tas les uns sur les autres.

Certaines femmes étaient violées devant moi.

Je ne comprenais rien mais je savais que c'était odieux.

J'étais toujours debout et je n'osais pas poser la tête que j'avais dans mes mains.

Je me rappelle très bien que je ne criais pas et que je ne bougeais pas. Subitement, quelqu'un avec une violence inouïe m'a jetée dans le tas des égorgés et je me suis dit :

« Fais la morte. »

Voilà comment je fus sauvée sans lâcher jamais la tête de mon amie.

J'étais absolument ensanglantée et j'étais dans le tas.

De plus en plus de corps me tombaient dessus.

Puis, avant de partir, ils ont attrapé tout ce tas et ils ont donné des coups de pieds aux pieds de ces corps. Si le corps réagissait, avec leur hache ils coupaient la tête, la face, la jambe, sous des gémissements horribles.

Puis il y eut un long silence.

Très très long silence.

Il me semblait que mon cœur et ma respiration étaient audibles à l'extérieur et que j'allais être repérée.

J'essayais de ne pas bouger, de ne pas respirer au cas où ils reviennent ; il ne fallait pas qu'ils me fassent mal avec leur hache.

J'avais

dans mes mains,

je ne sais comment

cela a pu arriver, une

tête, la tête d'une de

mes amies.

J'avais très peur de leur hache. Très peur.

Le temps m'a paru très long et ensuite les corps ont été déplacés.

C'était Papa qui essayait de voir qui était encore vivant.

Il me trouva alors, nous nous sommes enlacés, nous nous touchions, et, miraculeusement, Maman ensanglantée était là aussi.

Ils ont commencé à se toucher, à nous toucher à nous serrer, nous cherchions nos blessures et c'est à ce moment que Papa dit d'un ton excessivement autoritaire :

— Vous n'avez rien, sauvons tous ceux que nous pourrions, ne pensez plus à vous !

Et là il me dit :

— Colette, fais le tri. Tes amies vivantes là, et ici les morts.

Et me voilà en train de chercher dans tous ces corps saccagés sans tête sans mains sans bras sans jambes...

Là... ça respirait...

— Papa, ici ça vit !

— Bien ma chérie.

Et immédiatement il plaçait une perfusion que je devais surveiller, il

s'affairait sans prendre un instant même à nous regarder, Maman l'aidait et ce fut ainsi continuellement jusqu'à ce que nous soyons sûrs que pour ceux qui restaient sans soin, il n'y avait vraiment plus rien à faire.

Et c'est là.

Là.

Justement là.

Quand j'ai vu tout ce carnage que je suis devenue muette, autiste, sidérée.

En tout cas je savais que je ne parlais plus.

J'étais comme l'enfant entre 2 et 3 ans qui ne parlait pas encore mais qui comprenait tout.

Je n'avais pas régressé.

J'aidais.

Je lavais les morts et les vivants.

Je lavais le sol, passais la serpillière ensanglantée.

Le sang était partout.

La mort a une odeur.

Mes parents ne s'étaient pas encore aperçus que je ne parlais plus — je ne recommencerais à bafouiller quelques mots qu'en 1960.

Comme dira ma mère bien plus tard alors que nous vivions en métropole :

— Heureusement que tu t'es mise à parler français et pas arabe !

Moi qui parlais arabe couramment depuis ma naissance, la langue arabe fut oubliée à jamais.

Je regarde mes livres et mes cahiers d'école comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre.

Je ne sais plus ni lire ni écrire arabe.

Alors, l'horreur a continué.



Tous les soirs nous allions nous réfugier à la gendarmerie non loin de chez nous.

Nous étions installés sur des matelas au sol, tous amassés les uns accolés aux autres et nous étions entourés d'énormes sacs de sable en protection.

Une fois, la gendarmerie fut attaquée à coup de bazookas.

Ce fut odieux.

Des trous énormes ont perforé les murs de la gendarmerie dans un bruit étourdissant.

Mes parents s'étaient littéralement allongés sur moi, m'étouffant presque, tout est passé à 50 cm au dessus d'eux... Ensuite, ce fut notre propre maison qui fut trouée au mortier.

Un jour, mon père décida de partir dans le djebel pour soigner ceux qui devaient être encore vivants.

Il était escorté par les gendarmes, la voiture remplie de médicaments était gardée par des civils en arme.

Maman ne voulait pas que Papa prenne ce risque. Elle était désespérée et s'accrochait à lui en hurlant.

Papa disait qu'il le fallait, qu'il ne faisait que son devoir, qu'il ne risquait rien.

C'est cette après-midi là que la gendarmerie fut attaquée à nouveau.

Il ne restait que des hommes en civil, des colons avec des fusils, quelques gendarmes ; mais surtout des femmes et des enfants... et là, ils sont descendus en masse pour nous tuer.

Ça tirait dans tous les sens.

Maman essayait de rentrer les hommes blessés.

Certaines femmes prenaient les fusils des hommes blessés devenus inefficaces.

De nombreux fellaghas furent tués par balles tout autour de la gendarmerie.

Quand mon père rentra, le soir, sa voiture et les voitures suiveuses remplies de blessés graves que les hommes étaient allés chercher et qui étaient ramenés des bleds alentours, c'était un vrai désastre.

Tout se mêlait, le sang des Arabes, le

Et sang des Français, celui des femmes et des enfants blessés. Le sang avait la même couleur pour tous.

c'est là, quand j'ai vu tout ce carnage, que je suis devenue muette, autiste, sidérée. En tout cas je savais que je ne parlais plus.

Je me rappellerai toujours mon père arrivant, s'abaissant vers un homme blessé devant la gendarmerie. Il essaya de commencer les premiers soins quand, tout à coup, un gendarme l'arrêta dans son geste et lui intima l'ordre d'arrêter de s'en occuper.

C'était un fellagha.

Priorité aux blessés français, aux victimes et non aux attaquants.

Papa ordonna alors d'un ton jamais repris de rentrer à l'abri tous les blessés tels qu'ils étaient et quels qu'ils soient.

Il était médecin et se devait de soigner quiconque sans distinction aucune.

Les autres, les morts, étaient chargés dans des brouettes. Encore des tas.

Des brouettes entières de morts passaient devant moi.

Papa, et Maman à ses côtés et moi tout près, avons commencé à soigner tout le monde, arabes et blancs.

Et, c'est cette nuit là que mon père décida de quitter l'Algérie.

Dans le QG de la gendarmerie, au loin, dans le djebel nous voyions descendre, lentement mais sûrement, une véritable armée, les tanks des fellaghas se dirigeaient vers nous pour nous anéantir.

C'est là que mon Père a envoyé un message à la France métropolitaine d'un département français :

— Envoyez-nous des troupes et des armes, nous allons être attaqués dans 8 heures environ.

La réponse fut sanglante :

— Ni troupes ni armes, laissez-les passer.

« L'Algérie est perdue, dit mon père, il n'y a plus d'espoir. »

Nous étions en 1955.

Les tanks avaient arrêté leur marche.

Nous étions le lendemain.

Des Kabiles ainsi que des Arabes unis pour la France voulaient se réfugier à la gendarmerie et voulaient se mêler à nous, ils avaient peur.

Personne n'avait plus confiance.

Tout le monde était terrorisé.

Ce matin là, le muezzin autour de sa tour et du balcon circulaire de la mosquée de notre petite ville se mit à haranguer la foule, au moment de la prière et il dit en arabe :

« L'insurrection est arrivée !

C'est à vous d'agir !

Exterminez tous ces Français !

Égorguez-les tous comme les moutons que vous offrez à ALLAH !

Vous en serez remerciés et plus vite vous irez au ciel !

Vous n'avez pas d'amis envahisseurs !

Tuez vos amis blancs en premiers plus vite vous serez sauvés ! »

Un homme, près de moi, qui regardait la scène, prit son fusil, le visa et le descendit en pleine diatribe.

Le corps du muezzin resta longtemps, plusieurs jours, plusieurs nuits, suspendu au haut de la mosquée.

Tout

se mêlait, le sang des Arabes, le sang des Français, celui des femmes et des enfants blessés. Le sang avait la même couleur pour tous.

C'était un matin plus tard.

Papa nous demanda de rentrer dans la voiture

C'était une grosse Vedette verte dont il se servait pour toutes ses visites à domicile, un ancien 4/4, si l'on peut dire,

voiture incroyable pouvant passer dans toutes les ornières et les bleds sans vraie route, avec un énorme caducée de médecin.

Il donne de l'argent à un ami arabe en lui disant :

— Quand nous serons en France, tu en seras averti et essaye de m'envoyer le plus de meubles possible, tiens, voilà la clef de la maison.

Et nous partîmes ainsi, juste la voiture, les papiers, un peu d'argent, la trousse de toubib ainsi que des médicaments de secours.

Papa n'avait pas voulu prendre d'armes.

Le trajet était des plus dangereux.

Nous devions, pour aller à Bonne

prendre le bateau, passer par les Aurès, endroits les plus risqués contrôlés par la milice arabe, les oueds, les djebels, les dunes.

Des hommes armés constituaient de fréquents barrages et pouvaient nous arrêter à tout moment dans le désert, nous dépouiller, nous violer, nous égorger.

Maman priait.

Papa pensait qu'en tant que médecin et qu'avec tout le bien qu'il avait fait dans ce pays sans aucune considération de race il ne pouvait rien lui arriver ni à lui ni à sa famille.

Il avait une force intérieure inouïe à ce moment là.

Il voulait sauver sa famille, sa femme et moi sa fille unique, ses deux adorations.

Mes parents m'avaient obligé à m'allonger à l'arrière sous la banquette qu'ils avaient recouverte de quelques couvertures afin que l'on ne me voie pas.

Ils m'avaient bien expliqué que quoiqu'il arrive, si la voiture s'arrêtait, si j'entendais crier ou des bruits de balles je ne devais absolument ni me montrer ni sortir de ma cachette.

Je ne parlais toujours pas mais je communiquais avec eux, et avec eux seulement, par le regard et par un phénomène d'osmose, de pression des mains ainsi que d'amour et de tendresse qu'ils me communiquaient à longueur de journée.

C'est ainsi que, bien plus tard, nous prendrons l'habitude de communiquer par télépathie dès que nous serons éloignés les uns des autres et qu'il y aurait un message important et urgent à nous transmettre.

Ils étaient très inquiets à mon sujet et voulaient en priorité me mettre à l'abri de toutes ces horreurs.

Je m'étais dit, en moi-même, que s'il arrivait quelque chose je sortirais de ma cachette car je ne voyais vraiment pas ce que j'allais faire sans eux.

Si on devait les tuer que l'on me tue aussi.

Je les avais donc sécurisés par mon regard mais je savais que je ne ferai pas

abandonnions

tout. Absolument

tout. Nous n'avions

plus rien. Ni maison. Ni

abri. Ni argent. Ni vêtements.

Mais nous avions

la vie. Nous étions trois.

Nous étions ensemble et

c'était notre plus

grande richesse.

Protégés par Dieu, par une étoile inconnue, notre voiture conduite durant des heures et des heures par Papa était devenue invisible.

Une seule fois, sur les hauteurs, mon père a vu un barrage de fellaghas dirigés vers nous et nous regarder, il avait crié :

— Attention ! Cache Colette ! Restez calmes !

Mais rien ne s'est passé et nous ne fûmes pas arrêtés.

De temps à autre je me relevais pour boire ou pour grignoter un biscuit que me tendait Maman.

Nous étions seuls sur les pistes, seuls.

Les rares arrêts ne servaient qu'à remplir le réservoir d'essence par les bidons qui avaient été entassés dans la voiture.

Notre voiture ne transportait ni linge, ni valise, ni sac, que de l'essence et des bidons qui, vides, étaient abandonnés sur place.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés après des jours et des nuits à Philippeville pour prendre le bateau pour Marseille.

Nous abandonnions tout.

Absolument tout.

Nous n'avions plus rien.

Ni maison.

Ni abri.

Ni argent.

Ni vêtements.

Mais nous avions la vie. Nous étions trois. Nous étions ensemble et c'était notre plus grande richesse.

Un an plus tard nous arrivions à Naucelle dans l'Aveyron où nous nous étions réfugiés dans cette population intègre, simple, loin de tous les conflits, avec certains de nos meubles de salon et de salle à manger... ainsi que la machine à coudre - Singer - de ma maman.

— Mon ami arabe était bel et bien un ami, dira mon père

Nous ne saurons jamais ce qu'il est

19 MARS : EN FAIRE

UNE JOURNÉE

DE LA HONTE !

Communiqué

de Bernard Antony,

président de l'Institut du Pays

Libre, le 9 novembre

PPROMOTEURS de toutes les inversions législatives de déstructuration sociale, le gouvernement et sa majorité sont également dans une abjecte continuité d'utilisation de la désinformation historique au profit d'une systématisation de repentance-trahison.

Ainsi ils voudraient commémorer le 19 mars 1962, jour du soi-disant « cessez-le-feu » en Algérie.

Ce jour ne fut en effet que celui du « cessez-le-feu » pour notre armée mais pas pour les terroristes et tortionnaires fellaghas qui eurent désormais toute liberté pour tuer, enlever, violer, faire subir les pires abominations à des milliers de nos compatriotes pieds-noirs, notamment à des centaines de femmes aux destinées atroces ; et comme elles, dans cette immense tragédie, le sort de nos compatriotes harkis génocidés par dizaines de milliers et selon les délires sadiques de leurs bourreaux : ébouillantés, énucléés, émasculés, dépecés, enterrés vivants.

Crimes contre l'humanité accomplis sans qu'ait pu intervenir, sauf les objections de conscience et les sursauts d'honneur, une armée française se voyant imposer un ordre déshonorant de confinement dans les casernes.

Il faudra donc, avec le Mémorial de l'Honneur Français, qu'en réplique à l'abomination de la commémoration officielle soient partout organisées des manifestations à la mémoire des victimes et de solidarité nationale avec les communautés endeuillées. les resca-

DEPARTEMENT

Le département de CONSTANTINE est un des départements français d'Algérie, qui a existé entre 1848 et 1962. Il avait l'index 93 puis à partir de 1957 le 9D.

Considérée comme une province française, l'Algérie fut départementalisée le 9 décembre 1848. Les départements créés à cette date étaient la zone civile des trois provinces correspondant aux trois beyliks de l'État d'Alger récemment conquis. Par conséquent, la ville de Constantine fut faite préfecture du département portant son nom, couvrant alors tout l'Est de l'Algérie. Les autres départements étaient le département d'Alger au centre du pays et le département d'Oran à l'Ouest.

Les provinces d'Algérie furent totalement départementalisées au début de la IIIe République, et le département de Constantine couvrait alors environ 192 000 km². Il fut divisé en plusieurs arrondissements, avec six sous-préfectures : BATNA, BÔNE, BOUGIE, GUELMA, PHILIPPEVILLE, SETIF.

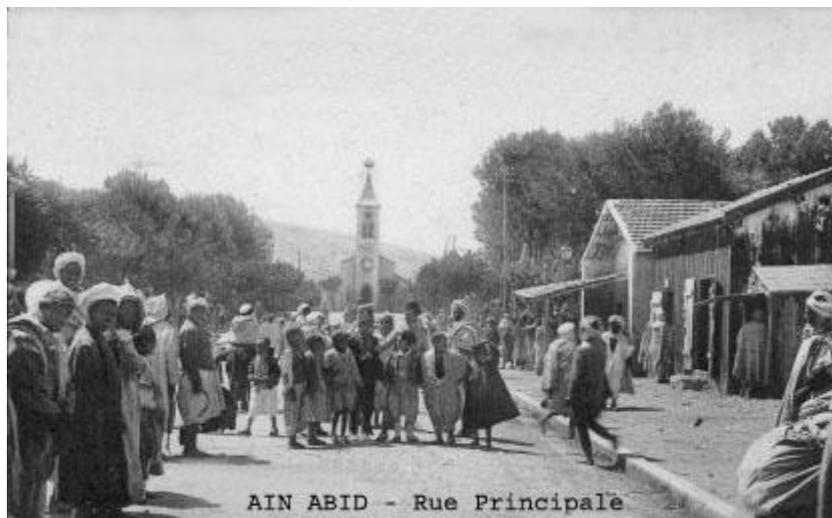
Le 7 août 1955, le département de Constantine fut amputé de sa partie orientale, attribuée au nouveau département de BÔNE.

Le 28 janvier 1956, une réforme administrative visant à tenir compte de la forte croissance démographique qu'avait connue le pays amputa le 20 mai 1957, le département de ses régions occidentales et méridionales par la création de deux départements supplémentaires : le département de SETIF et le département de BATNA.

Réduit à la région de Constantine et à sa côte, le nouveau département de Constantine couvrait alors 19 899 km², était peuplé de 1 208 355 habitants, et possédait sept sous-préfectures : AÏN-BEÏDA, AÏN-M'LILA, COLLO, DJIDJELLI, EL-MILIA, MILA et PHILIPPEVILLE. Une dernière modification lui fit perdre temporairement au Nord, l'arrondissement de DJIDJELLI vers un éphémère département de BOUGIE, du 17 mars 1958 au 7 novembre 1959.

L'Arrondissement de Constantine comprenait 25 localités :

AÏN-ABID ; AÏN-REGADA ; AÏN-SMARA ; BIZOT ; CHATEAUDUN-DU-RHUMEL ; CONDE-SMENDOU ; CONSTANTINE ; DJEBEL-AOUGUEB ; DJEMILA ; EL-ARIA ; EL-GUERRAH ; EL-MALAH ; GUETTAR-EL-AÏCH ; HAMMA-PLAISANCE ; LE-KROUB ; MONTCALM ; OUED-ATHMENIA ; OUED-SEGUIN ; OUED-ZENATI ; OULED-RAHMOUN ; RAS-EL-AIOUN ; RAS-EL-AKBA ; RENIER ; ROUFFACH ; SAINT-DONAT



MONUMENT AUX MORTS

Source : [Mémorial GEN WEB](#)

Le relevé n°57812 mentionne les noms de 20 soldats « Morts pour la France » pour la Guerre 1914/1918 ; savoir :

ADJINI Lakhdar (1916) - **ADJMI** Mohamed (1915) - **BECHTOUTI** Ahmed (1918) - **BELDJEZIA** Zidane (1918) - **BELHAFEF** Bougerra (1917) - **BENNOUI** Ali (1914) - **BOHREN** Paul (1918) - **BOUGHABA** Roui Ben Salah (1916) - **BOURGUE** Théophile (1914) - **BOURRAS** Koudir (1918) - **BOUSSAHA** Mohamed (1918) - **EBRAR** Boudjema (1919) - **GHOUMRANI** Abderhaman (1918) - **GORAB** Ahmed (1915) - **GORRI** Mohamed (1917) - **KADRI** Aïssa (1918) - **M'SADAOUI** Mohamed (1918) - **S.N.P.** Sliman Ben Salah (1918) - **SAÏDAT** Amar (1915) - **TOUATI** Amar (1915) -

-Nous pensons toujours à nos soldats, victimes de leurs devoirs à AÏN-ABID ou dans la région :

■ ■ Chasseur-para (18^e RCP) BROCHART Serge (22ans), tué à l'ennemi le 23 août 1956 ;
Chasseur-para (18^e RCP) CARPENTIER Félix (24ans), tué à l'ennemi le 23 août 1956 ;
Soldat (137^e RI) SANS Pierre (22ans), tué à l'ennemi le 11 mai 1958 ■ ■ ;

-Nous n'oublions pas nos malheureux compatriotes, victimes d'un terrorisme aveugle mais aussi cruel à AÏN-ABID ou dans la région :

BUISSON Armand (32ans), assassiné le 20 août 1955 ;
DJENDLI Tahar, assassiné le 20 août 1955 ;
GRAF Henri (21ans), assassiné le 20 août 1955 ;
MELLO (veuve CONCHE) Eléonore (72ans), assassinée le 20 août 1955 ;
MELLO Jeanne (54ans), assassinée le 20 août 1955 ;
MELLO Joséphine (10 ans), assassinée le 20 août 1955 ;
MELLO Marie-Bernadette (bébé de 5 jours), assassinée le 20 août 1955 ;
MELLO-RELLA Célestin (74ans), assassiné le 20 août 1955 ;
MELLO-RELLA Faustino (56ans), assassiné le 20 août 1955 ;
MERLES-DES-ILES Marc (44ans), enlevé et disparu le 2 mai 1956 (*famille nous contacter SVP**)
ROSSI Maxime (75ans), assassiné le 20 août 1955 ;

EPILOGUE AÏN-ABID

De nos jours (recensement 2008) = 31 743 habitants.



Les cimetières européens

Le cimetière chrétien d'AÏN-ABID vient d'être fermé. Les 40 tombes ont été transférées vers le cimetière central de Constantine. C'est une entreprise spécialisée dépêchée d'Alger qui a procédé à l'exhumation des restes des dépouilles en présence des autorités locales et du Consul de France à Annaba (ex BÔNE). Cette opération sera suivie par quatre autres dans les prochains jours. Elle s'inscrit dans le cadre des accords entre les deux gouvernements algérien et français portant regroupement des cimetières chrétiens dans les grandes cités pour une meilleure gestion.

SYNTHESE réalisée grâce aux Auteurs précités et aux Sites ci-dessous :

<http://encyclopedie-afn.org/>

http://diressaada.alger.free.fr/l-mes_cartes-postales/Population/Est-algerien/Population-Est-Algerien.html

https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1898_num_7_31_18092

https://www.persee.fr/doc/outre_0300-9513_2000_num_87_328_3814

<http://popodoran.canalblog.com/archives/2012/08/17/24914507.html>

http://soleil151.free.fr/reconquete/rec_articles_296.htm

http://deltas-collines.org/galerie/GUERRE/1_G

BONNE JOURNEE A TOUS

Jean-Claude ROSSO * [jeanclaudio.rosso3@gmail.com]